

## Recherche qualitative : quelles normes ?

Charles-Clemens Rüling  
Grenoble Ecole de Management

SECONDE SESSION  
CONTROVERSE –  
LA NORMALISATION  
DES MÉTHODES DE  
RECHERCHE  
QUALITATIVES :  
MENACE OU  
OPPORTUNITÉ ?

Les organisateurs de la session Controverse m'avaient demandé de prendre la défense d'une tendance à la normalisation des méthodes de recherche qualitatives à l'instar de la prolifération de travaux prenant appui sur la méthode dite « à la Gioia » (Gioia *et alii*, 2013). Je vais tenter de développer ma position en deux temps : tout d'abord en essayant d'esquisser le contexte dans lequel se place la tendance à la normalisation, et deuxièmement en illustrant quelques-unes des normes ou quelques principes que je vois émerger aujourd'hui.

Tout d'abord, les sciences de gestion sont aujourd'hui de plus en plus marquées par le modèle du *publish or perish* (« publier ou périr ») selon lequel le mérite d'un chercheur dépend de la publication d'articles académiques, de préférence dans des revues anglo-saxonnes. Au-delà de la publication elle-même, ce qui compte est la visibilité et la citation par les pairs (qui elle-même dépend en partie du classement de la revue). Il s'agit là d'une tendance planétaire, elle-même alimentée par l'importance grandissante des accréditations et classements.

La conséquence du côté des revues est évidente : un nombre croissant de soumissions et la création d'un grand nombre de nouvelles revues pour accommoder l'avalanche de manuscrits rédigés par les chercheurs en sciences de gestion du monde entier. Une part croissante de ces manuscrits emploient des méthodes qualitatives (dans un sens large), et même les revues les mieux classées reconnaissent aujourd'hui le mérite des approches qualitatives et y dédient parfois des éditeurs spécifiques, à l'instar de l'*Academy of Management Journal (AMJ)* qui a même publié en 2009 une notice destinée aux lecteurs soulignant que les travaux qualitatifs arrivent en tête d'un sondage identifiant les articles les plus intéressants publiés en sciences de gestion (Pratt, 2009).

On se trouve donc face à un nombre de soumissions grandissant dont une partie croissante fait appel à des méthodes qualitatives. Pour une revue comme par exemple l'AMJ, cela se traduit par plus de 1000 soumissions pour environ 70 articles publiés par an. Pour les éditeurs cela demande d'effectuer de nombreux refus de papiers avant même de les envoyer à des relecteurs (*desk rejection*) afin de ne pas surcharger les relecteurs, et pour les auteurs de faire un certain nombre d'investissements de forme – dont le recours à une présentation des méthodes, des données et des résultats de plus en plus standardisée – censés rendre le papier et sa contribution les plus intelligibles pour la personne qui prend la décision éditoriale initiale.

Plusieurs tendances contribuent à cette situation. Le perfectionnement des outils et logiciels de gestion et d'analyse de corpus de données qualitatives, permettant



Pascal  
Eugène Guillaume, 1879  
Clermont-Ferrand

aujourd'hui de combiner des données de tout type et de manipuler une quantité de données quasiment infinie, pousse vers des *designs* basés sur une abondance de données et une analyse basée sur un codage systématique de ces données. Deuxièmement on peut souligner la publication d'ouvrages de méthodes de recherche à l'instar du livre *Designing research for publication* d'Anne Huff (2009) qui mettent en avant la publication comme principal objectif du processus de recherche. Et finalement les revues elles-mêmes contribuent à la normalisation en explicitant leurs attentes quant aux manuscrits qualitatifs comme, par exemple, à travers la série intitulée *Publishing in AMJ* au sein de laquelle ses deux éditeurs pour les papiers qualitatifs présentent les caractéristiques des articles de recherche qualitative publiés dans cette revue (Bansal & Corley, 2012).

Cependant, je ne pense pas qu'on puisse parler de normalisation dans un sens strict. Il s'agit plutôt d'un ensemble d'attentes et de principes qui s'appliquent aujourd'hui aux papiers de recherche qualitatifs en théorie des organisations publiés dans les revues anglo-saxonnes. Ma perception de ces principes se base à la fois sur la lecture régulière d'un certain nombre de revues, et sur une expérience récente du processus de relecture dans l'une d'entre elles (Schüßler, Rüling, & Wittneben, in-press). Je constate aujourd'hui trois grandes tendances qui contribuent à ce qu'on pourrait appeler la normalisation des méthodes de recherche qualitatives :

- la construction d'un discours révélateur du processus de recherche,
- une présentation qui cherche à engager le lecteur,
- un rôle grandissant des articles considérés comme modèles pour la présentation des méthodes et l'analyse des données.

Premièrement, l'émergence d'une « culture des coulisses » (une expression que j'emprunte à mon collègue Raffi Duymedjian), marquant depuis quelque temps la production culturelle en général, n'épargne pas la production de papiers de recherche. Concrètement, cela signifie la construction d'un discours permettant au lecteur d'appréhender la conception de la recherche, ainsi que les opérations de collecte, d'analyse et d'interprétation de données, au plus près des pratiques du chercheur et en même temps une sorte de méfiance par rapport aux références méthodologiques générales, comme me l'a récemment reproché un relecteur :

[T]his paragraph says virtually nothing about what *you* did in relation to *your* data. It could be said about any study and, as such, is virtually meaningless in terms of making your analysis more transparent. It simply ticks the boxes. (commentaire de relecteur reçu en 2011)

Deuxièmement, pour qu'un papier de recherche qualitative retienne l'intérêt de l'éditeur et des relecteurs il faut qu'il traite d'une question théorique et d'un terrain qui, premièrement, nécessitent l'approche méthodologique choisie et qui, deuxièmement, permettent la construction d'une histoire intéressante. Ceci implique un cadrage des papiers qui rend les messages et contributions centrales très facilement accessibles au lecteur, selon les mots d'un éditeur :

It is critical to present the material in a way that places in sharp relief your contribution, as readers need to know with only a casual reading your theoretical contribution. (commentaire de relecteur reçu en 2011)

Une attente liée met en avant le sens d'engagement qu'un papier peut solliciter et le plaisir personnel qu'un lecteur peut tirer de la lecture de ce papier. Je pense que cette attente explique au moins une partie de la prolifération de terrains inhabituels en théorie des organisations ainsi que la demande récurrente de rendre les recherches en théorie des organisations plus pertinentes par rapport aux problèmes de société.

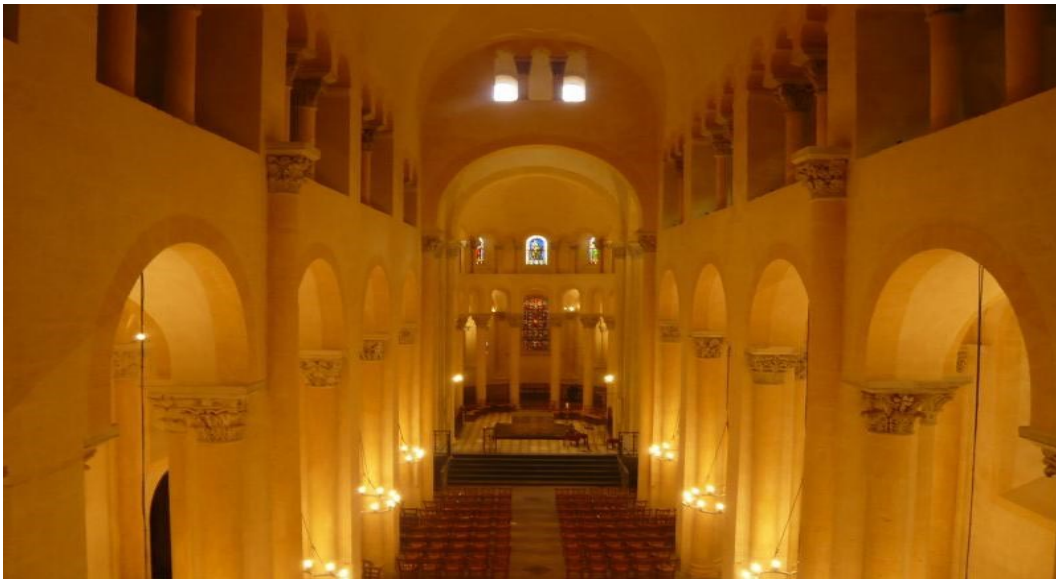
Finalement, un troisième principe concerne l'importance croissante des papiers modèles ou de prototypes. Au lieu de faire référence à des textes de méthode proprement dits, de plus en plus de papiers empiriques semblent prendre appui sur d'autres papiers empiriques (récemment publiés dans la même revue) utilisant des approches similaires. Je pense que l'importance de ces papiers prototypiques ne peut pas être sous-estimée : le simple fait de leur publication légitime le *design*, le choix de données et les méthodes d'analyse choisies. Un papier peut prendre appui sur eux dès lors qu'il peut revendiquer une proximité suffisamment grande avec eux. Les conséquences de ce principe pour la rédaction d'un papier sont importantes : il s'agit de l'ancrer à deux niveaux : au niveau de la contribution théorique qui doit se faire par rapport aux précédentes publications appartenant à la même « conversation théorique » (Huff, 2009), et deuxièmement par rapport aux articles antérieurs (et de préférence dans la même revue-cible) qui sont proches de par leur orientation empirique.

Que faire de ces principes ? Ou, pour poser le débat plus simplement, s'agit-il d'opportunités ou de menaces ? Personnellement, je pense que les trois principes que je viens de présenter ici peuvent donner une orientation utile aux personnes souhaitant publier dans des revues anglo-saxonnes. La publication d'articles de recherche implique – et a toujours impliqué – la compréhension et la reconnaissance de nos travaux de recherche par des éditeurs et des relecteurs. Le fait qu'il y ait institutionnalisation de normes de présentation de travaux de recherche qualitative s'explique par les développements que j'ai mis en avant dans la première partie de mon exposé. Le fait que ces normes, qui ont souvent été implicites et difficiles à cerner pour un chercheur qui n'a pas été socialisé dans le monde des publications anglo-saxonnes, deviennent plus explicites, présente, à mon avis, l'avantage de mettre à disposition un ensemble de règles qui sont à la fois suffisamment larges pour continuer à proposer des idées intéressantes, et suffisamment concrètes pour mieux répondre aux attentes des éditeurs et des relecteurs.

Je suis en plus d'avis qu'il est nécessaire de distinguer entre la découverte, c'est-à-dire l'acte de recherche proprement dit et la logique d'exposition d'un travail de recherche. Même si on nous demande d'inscrire nos travaux dans un cadre défini par les travaux publiés précédemment, le panel de méthodes et approches qualitatives qui sont aujourd'hui publiées dans les meilleures revues anglo-saxonnes reste très large (ethnographie, étude de cas comparative, analyse textuelle, etc.) et permet d'accommoder un grand nombre de travaux de recherche. Il s'agit donc davantage « d'investissements de forme » ou de tactiques (pour reprendre ce terme à Michel de Certeau) pour s'assurer que nos travaux soient perçus comme légitimes par celles et ceux qui décideront de leur publication. Le jeu tactique pour accéder à la publication n'est pas nouveau et la « normalisation » des méthodes qualitatives que nous discutons ici a pour le moins le mérite d'explicitier un certain nombre de ces règles.

## Références

- Bansal Pratima & Corley Kevin G. (2012) "From the editors: Publishing in AMJ - Part 7, What's different about qualitative research?", *Academy of Management Journal*, vol. 55, n° 3, pp. 509-513.
- Gioia Dennis A., Corley Kevin G. & Hamilton Aimee L. (2013) "Seeking Qualitative Rigor in Inductive Research: Notes on the Gioia Methodology", *Organizational Research Methods*, vol. 16, n° 1, pp. 15-31.
- Huff Anne S. (2009) *Designing research for publication*, London, Sage.
- Pratt Michael G. (2009) "From the Editors. For the lack of a boilerplate: Tips on writing up (and reviewing) qualitative research" *Academy of Management Journal*, vol. 52, n° 5, pp. 856-862.
- Schüßler Elke, Rüling Charles-Clemens & Wittneben Bettina (to be published) "On melting summits: The limitations of field-configuring events as catalysts of change in transnational climate policy", *Academy of Management Journal* ■



*Notre Dame du Port, Clermont-Ferrand*

## De la normalisation de la recherche en général, et de la normalisation de la recherche qualitative en particulier

*Hervé Dumez*  
CNRS / École polytechnique

SECONDE SESSION  
CONTROVERSE –  
LA NORMALISATION  
DES MÉTHODES DE  
RECHERCHE  
QUALITATIVES :  
MENACE OU  
OPPORTUNITÉ ?

Dennis A. Gioia et ses collègues (Gioia *et alii*, 2013) ont proposé de normaliser la présentation de la recherche qualitative, de sa démarche et de ses résultats, afin que les travaux relevant de ce type d'approche aient plus de chance d'être publiés dans les grandes revues classiques en gestion.

La question posée est donc : faut-il normaliser la recherche qualitative ? Dans cette session controverse, je défendrai, m'opposant à Charles-Clemens Rüling, la réponse négative. En réalité, je m'interrogerai sur la normalisation de la recherche en général, et sur celle de la démarche qualitative en particulier.

Je commencerai en disant que j'ai beaucoup d'admiration pour Dennis Gioia en tant que chercheur, et chercheur en recherche qualitative. Je suis par ailleurs très heureux, en tant que chercheur qualitatif, qu'il ait ouvert la voie de la publication de ce type de recherche dans les revues prestigieuses et notamment, pour notre communauté, dans le *Strategic Management Journal*. Je suis d'accord sur un certain nombre de points soulevés par lui et ses coauteurs : par exemple, sur le fait que dans une recherche qualitative on doit entendre et voir les acteurs parler, élaborer des stratégies, interagir, réussir ou échouer. C'est ce qui me fait dire (Dumez, 2013) qu'au lieu de parler de recherche qualitative, il vaut mieux parler de recherche compréhensive, dans la ligne de Dilthey, Weber et Popper (tradition que Gioia et ses coauteurs ne mentionnent pas). Ma prise de position portera donc uniquement sur la question de la normalisation qui est en train de s'opérer.

Mon analyse est que la recherche tout entière subit depuis des années un processus de normalisation marqué par la rigidification du champ scientifique qui s'opère concrètement autour des grandes revues, le plus souvent américaines. Je pense que les analyses de Bourdieu sur les champs constituent un outil puissant pour analyser le phénomène. L'effet est extrêmement structurant : Mallarmé disait que le monde était fait pour aboutir à un beau livre, tout se passe aujourd'hui comme si le monde tout entier était fait pour aboutir à un article scientifique dans une revue américaine. Nous pensons tous de cette manière désormais : la science se réduit à un article, d'une forme particulière : la question de recherche, la revue de littérature, la méthodologie, les données et leur traitement, et une discussion. Enfin, une conclusion qui énonce les limites de la démarche et ouvre sur de nouvelles recherches. Ce qui frappe dans le phénomène est la tyrannie d'une forme particulière, et son caractère souvent très artificiel, sonnante faux. Le métier de chercheur finit par se réduire à l'étude de cette forme : si vous voulez publier dans une revue, étudiez la forme des articles dans cette revue, et copiez-là. Allez jusqu'à dupliquer à la lettre la structure des phrases et des

paragraphe des introductions, des développements et des conclusions des articles déjà publiés. Dans la mesure où tout le monde doit publier dans ces revues, et que le processus de relecture devient inflationniste, les revues croulant sous une avalanche de propositions d'articles, le premier tri, quasi automatisé, s'opère en effet sur la forme : toute proposition qui ne respecte pas la forme imposée quel que soit son contenu scientifique, et avant même que celui-ci soit étudié, ce qui consomme trop de ressources, est jugée sur la forme. Une certaine mise en forme devient le fond de la démarche scientifique. Si le phénomène ne touchait que la gestion ou l'économie, il ne serait pas dramatique. Mais de discussions avec des physiciens ou des chercheurs en médecine, il ressort que le phénomène semble général. Les positions de pouvoir dans le champ scientifique se créent et se reproduisent via la maîtrise de la forme. Je pense que la démarche scientifique, qui repose sur des équilibres fragiles, est entrée dans une phase de cléricature et de production scolastique à une échelle industrielle. On parle peu des fraudes, mais elles existent : des articles passent les filtres des meilleures revues, qu'ils soient parfois totalement creux ou qu'ils reposent sur des données fausses, uniquement parce qu'ils ont été jugés impeccables quant à leur forme. Or, cette forme présente un problème fondamental. Elle méconnaît la nature même de la démarche scientifique qui est un mélange de bricolage et de rigueur, et qui ne peut être que cela. Il suffit de visiter le musée des sciences de Florence, dans une vitrine duquel est exposé le plan incliné sur lequel Galilée a fait rouler des billes déclenchant de petites clochettes qui permettaient de mesurer l'accélération des mobiles, pour s'en rendre compte. George Charpak, prix Nobel de physique, insistait dans toutes ses interviews sur cette dimension essentielle de bricolage dans la recherche scientifique. C'est elle, et non la rigueur, qui assure la possibilité d'invention et de création, l'ensemble de la démarche scientifique articulant bricolage et rigueur. Or, la forme imposée aux articles tend à méconnaître et écraser cette dimension fondamentale. Elle fait que, paradoxe inquiétant, des chercheurs dont l'éthique devrait être le respect de la vérité, tendent à prendre des libertés avec la vérité pour présenter leur démarche non comme elle s'est faite (la construction de problèmes scientifiques), mais comme elle aurait dû se faire dans un monde utopique (je suis parti d'une question de recherche bien définie, j'ai fait ma revue de littérature, j'ai soigneusement et une fois pour toutes défini ma méthodologie, j'ai recueilli et traité mes données, j'ai élaboré ma discussion). Aucune recherche ne s'est probablement jamais déroulée de cette manière, sauf à simplement dupliquer et étendre de manière limitée des résultats scientifiques acquis, et les scientifiques sont donc poussés à travestir ce qu'ils font réellement ou à mener des recherches très normalisées et conduisant à des publications rapides et à répétition. Ce processus m'apparaît particulièrement inquiétant.

Donc, première thèse, la recherche tout entière s'est normalisée, autour du phénomène des grandes revues, et elle s'est donc normalisée au niveau de la forme. À mon avis, les effets sont catastrophiques sur la production scientifique qui est en train de se régler autour de la nécessité de produire beaucoup sous forme d'articles normés quant à leur structure, pouvant être écrits rapidement et à un rythme élevé.

Qu'en est-il de la recherche qualitative ou compréhensive ? Elle occupe, dans le champ scientifique, une position marginale et elle souffre de handicaps profonds.

D'une part, elle exige du temps. Investir un terrain, faire des entretiens ou de l'observation, traiter les données, prend un temps considérable. À quoi sert de faire ce travail s'il faut ensuite le « saucissonner » en articles ?

D'autre part, la recherche compréhensive ne peut s'adapter au plan imposé par les revues : la question de recherche du début n'est qu'orientante (*orienting*) au sens de

Whyte (1984), la question définitive s'élabore dans le temps et lors du déploiement même de la recherche, de même que la méthodologie et la revue de littérature qui peuvent et doivent évoluer au cours de la recherche elle-même.

Mais, comme le processus de normalisation est en marche, dès lors qu'elle doit être publiée dans les grandes revues, la recherche qualitative doit se normaliser. Nous y sommes.

Si nous revenons à Gioia et ses coauteurs, que constate-t-on ? Au moins deux choses.

La première est qu'ils sont obligés de travestir leur démarche et de pudiquement tenter de dissimuler les contradictions entre la nature même de la démarche qualitative et le plan imposé par les revues. Ils expliquent que la recherche publiée dans l'article du *Strategic Management Journal* est partie d'une question de recherche parfaitement définie au départ (« *How do top managers of academic institutions make sense of their environments?* » – Gioia et alii, 2013, p. 19), mais ils expliquent un peu plus loin que, dans une démarche qualitative, la question de recherche s'élabore au cours du processus d'enquête scientifique. Il n'y a pas moyen de sortir de la contradiction, donc il faut la cacher.

La seconde est que la présentation de leur épistémologie est très discutable. La démarche est présentée comme inductive, alors qu'elle est fondamentalement abductive. Les auteurs ignorent les débats de philosophie des sciences sur l'induction et ils citent notamment Popper sans visiblement l'avoir lu ni même avoir fait une recherche sur Google pour savoir ce qu'il a dit de l'induction, parce qu'un relecteur a dû leur dire qu'il fallait le citer. Ce qui jette un éclairage sur le fonctionnement des grandes revues.

On voit là comment la normalisation par les revues, même dans le cas d'auteurs intéressants, pousse ces derniers à prendre des libertés avec l'éthique scientifique.

Y a-t-il des solutions ? Si elles existent, elles tournent autour de la fin du monopole scientifique que se sont octroyé les grandes revues, avec derrière eux des intérêts privés (les éditions scientifiques) et des réseaux de pouvoir scientifique. Les grandes revues continueront et doivent continuer à jouer un rôle de premier plan dans la régulation du champ scientifique. Mais il faut leur retirer leur monopole de régulation. Il faut espérer que le développement de la publication électronique permettra la fin de ce monopole et l'accession à une structuration du champ scientifique plus ouverte et mieux équilibrée.

Le second point, central pour moi, consiste à dire qu'il faut sortir de la tyrannie d'une forme d'article unique et structurante. J'ai eu des discussions il y a quelque temps avec Hervé Laroche et Rodolphe Durand et nous nous étions dit qu'il faudrait proposer à une revue européenne, *M@n@gement* peut-être, une rubrique de publication dans laquelle seraient interdits les articles de forme classique : question de recherche, revue de littérature, méthodologie, données, discussion. Ne seraient acceptés que les articles reposant sur l'idée poppérienne de la construction de problèmes scientifiques comme tension entre savoir et non savoir. Seraient acceptés des articles dont la forme refléterait un processus réellement abductif, avec des allers et retours entre cadres théoriques et matériau empirique, un processus de confrontation entre effets prédits et effets observés.

Ces solutions ne se développeront que dans le long terme. Entre-temps, que va-t-il se passer ? La démarche qualitative va bien se normaliser. On va voir se multiplier les articles copiant mécaniquement la méthode Gioia, avec les mêmes paragraphes, les mêmes types d'explication, les mêmes références fausses à l'induction. D'une démarche qui se veut exploratoire et inventive, qui n'a de sens que dans l'invention

(mais qui, je l'accorde, ne réussit pas à tout coup, comporte des risques élevés et nécessite plus de rigueur dans son maniement que cela ne se fait souvent – Dumez, 2013), on va faire un outil de production industrielle de résultats scientifiques mineurs. Cela nous désespérera et, en même temps, nous épargnera du temps de lecture : « Il ne faut jamais lire qu'un scholastique, dit Montesquieu, parce qu'ils ne font tous que se copier. »

Mais, chose beaucoup plus grave, la volonté de publier des articles de recherche qualitative dans les grandes revues américaines, va structurer de manière systématiquement fautive le processus de recherche lui-même, le vidant de tout intérêt. Encore une fois, la recherche qualitative n'a de sens que dans un processus abductif, lent, fait d'allers et retours et de redéfinition méthodologique, et destiné à ouvrir le champ scientifique par l'exploration, une exploration faite d'un équilibre entre bricolage et rigueur. Normalisé à faux, ce processus n'a plus aucun sens.

### Références

Dumez Hervé (2012) “Qu'est-ce que l'abduction, et en quoi peut-elle avoir un rapport avec la recherche qualitative ?”, *Le Libellio d'Aegis*, vol. 8, n° 3, pp. 3-9.

Dumez Hervé (2013) *Méthodologie de la recherche qualitative*, Paris, Vuibert.

Gioia Dennis A. & Chittipeddi Kumar (1991) “Sensemaking and sensegiving in strategic change initiation”, *Strategic Management Journal*, vol. 12, n° 6, pp. 433-448.

Gioia Dennis A., Corley Kevin G. & Hamilton Aimee L. (2013) “Seeking Qualitative Rigor in Inductive Research: Notes on the Gioia Methodology”, *Organizational Research Methods*, vol. 16, n° 1, pp. 15-31.

Whyte William Foote (1984) *Learning from the field: a Guide from Experience*, Thousand Oaks (CA), Sage ■



*La mort du Maréchal Desaix*  
Joseph Chinard (1801)  
Musée Roger Quilliot



## DÉBAT

Notes prises par **Romarc Servajeau-Hilst**  
*École polytechnique*

**Réponse de Charles-Clemens Rüling à Hervé Dumez :** Je suis d'accord avec cette analyse portant sur la multiplication des risques. En même temps, mon optimisme me porte à penser que, comme les artistes se plient à une forme rigide pour créer, nous pouvons être créatifs en recherche en nous pliant à une forme qui nous est imposée par la communauté scientifique dominante qui est celle des États-Unis. Pour moi, à titre personnel, la forme qu'on nous propose est une aide et facilite la pensée. Elle m'évite incertitudes et stress, et facilite sans doute ainsi la pensée. Il est illusoire de croire qu'avant les revues américaines, il n'y avait pas de normes. En sociologie par exemple, il y avait le phénomène des écoles de pensée relativement fermées.

Concernant le bricolage, on peut évidemment se référer à Levi Strauss à propos des sciences du concret. Le bricoleur cherche à créer quelque chose en s'appuyant sur l'existant. Mais il reste solitaire. Or la science est une entreprise collective, avec un minimum de normes d'interfaces collectives qui permettent de faciliter les échanges.

Enfin, il existe déjà des rubriques ouvertes à des formes différentes. C'est le cas de *Cross-roads* pour *Organization Science*, par exemple.

**Réponse d'Hervé Dumez :** Je suis très sensible à la question de la forme, au point d'avoir écrit dans le *Libellio* (Dumez, 2011) un article sur l'alexandrin chez Corneille, intitulé « puissance de la forme ». La question pour moi consiste à comprendre pourquoi une forme rigide comme l'est l'alexandrin classique a été une telle source de créativité, et pourquoi la forme qui nous est aujourd'hui imposée en science est mortifère pour la pensée. Quand je fais lire un de mes papiers à des collègues américains, ils m'expliquent que ce que j'écris n'est pas de la science. Pour eux, la science ne peut s'écrire que dans la forme qui est la leur. Le champ scientifique est structuré politiquement, par des rapports de force. On est dans du Bourdieu pur (et c'est un élève de Boudon qui le dit...). C'est le cas pour *Cross-roads* : ce qui m'en a été dit est qu'on n'avait aucune chance de pouvoir publier dans cette rubrique un papier si l'on n'y a pas été invité par le rédacteur en chef d'*Organization Science*. Les revues sont accablées de papiers à évaluer. Le plus facile est d'opérer un premier tri accéléré sur la forme. Tout ce qui n'est pas aux normes est d'emblée éliminé.

**Jean-François Chanlat :** Les grands travaux en recherche qualitative sont des livres, parce que seul le livre permet d'exposer finement le contexte. Derrière notre débat, il y a un écrasement de la forme d'écriture qu'est l'ouvrage. Encore une fois, les grands auteurs les plus cités se sont fait connaître par des ouvrages et non des articles. Aujourd'hui, un jeune chercheur doit publier le plus vite possible des articles, et en nombre. Il faut réenchanter la forme livre. L'autre point est la langue. La forme est la langue. Passer d'une langue à l'autre, c'est passer d'une forme à l'autre. Et on peut changer la vision qui est donnée par l'auteur au travers de la traduction.

On est aujourd'hui entré dans la taylorisation fixée par les revues, on coupe la pensée en petits bouts. C'est un suicide intellectuel.

**Lionel Gareau :** Il serait intéressant, lors des prochains colloques AIMS, d'avoir des présentations et des discussions de livres importants pour notre champ.

**Sébastien Liarte :** Lire des livres est un très gros travail. Comment fera-t-on ? Par ailleurs, comment évaluera-t-on les livres ? Comment insèrera-t-on un débat sur des livres, qui réclame beaucoup de temps, dans la conférence ?

**Charles-Clemens Rüling :** Ni Weber ni Parsons n'ont écrit en sciences de gestion. Je refuse l'idée que ce qui est écrit dans un article n'a pas de valeur. Aujourd'hui, le travail pour un article de 20.000 mots est le même que pour un livre de 150 pages. J'aime bien les livres mais qui les lit en entier, qui les cite ? Le format de l'article permet de faciliter le partage, la lecture. Sur la question de la langue, on est dans un processus de création d'un anglais académique international. Pour moi, le problème auquel nous faisons face se situe ailleurs : en sciences naturelles par exemple, le plus souvent, on mesure et on publie ses résultats. Chez nous en gestion, il y a cette obligation supplémentaire de contribution théorique. Cela existe dans très peu de sciences sociales. Cet impératif de la contribution *théorique* qui n'existe pas non plus dans d'autres domaines des sciences sociales humaines, plus ouvertes aux approches descriptives et monographiques. Cet impératif de la contribution théorique au détriment de la compréhension empirique fait à mon avis plus de dégâts que la langue anglaise.

**Hervé Dumez :** La question des livres ne se pose pas pour moi mais pour mes doctorants. Il y a une dizaine d'années, mon idéal était que des doctorants publient un livre à partir de leur thèse. Aujourd'hui, s'ils veulent trouver un poste et continuer à faire de la recherche, mes doctorants doivent publier des articles, dans des revues bien classées, donc de langue anglaise. Mieux vaudrait dire, dans une forme américaine, parce que j'ai l'impression que les anglais ont autant de difficulté que nous pour publier dans des supports américains. Ce n'est donc pas une question de langue au sens strict. Il s'agit d'une manière de penser, ce qui est bien plus grave. Les chercheurs français en économie réussissent à publier dans les très grandes revues américaines, mais parce qu'ils sont devenus complètement américains. Les suédois, eux, réussissent à rester suédois tout en étant reconnus par les Américains. Je pense que c'est de leur exemple qu'il faudrait s'inspirer. Une précision, néanmoins : je ne veux aucunement dire ici que ce qui se fait aux États-Unis n'a aucun intérêt scientifique. Il y a d'excellents articles, que je serais personnellement fier d'avoir écrits. Par contre, ce que je veux dire est qu'il y a une masse d'articles dans ces revues qui n'ont pour moi aucune qualité scientifique. Certains articles de l'*Academy of Management Review*, par exemple, comportent une revue de littérature superbe, que je serais incapable de composer, parce que c'est un exercice technique sophistiqué, mais n'ont rigoureusement aucun intérêt.

**Jean-François Chanlat :** Encore une fois, le problème est l'accent excessif mis sur les revues. L'ouvrage est une forme de production scientifique très importante et à revaloriser. Mettre une recherche de 5 ans dans un ou 3 articles est un gros travail. Je confirme par ailleurs ce qu'a dit Hervé Dumez : j'ai connu des collègues anglais qui avaient un anglais trop sophistiqué pour être acceptés dans une revue américaine.

**Charles-Clemens Rüling :** Je pense que l'anglais nous permet malgré tout de nous fédérer. Et il ne faut pas exagérer : le nombre des revues rend possible une grande variété de productions scientifiques.

**Jean-Philippe Denis :** Est-ce que le premier problème aujourd'hui n'est pas que le temps de réaction des revues (évaluation par les pairs, publication) interdit certaines questions : n'arrive-t-on pas trop tard quand on est publié dans une revue ?

Comment cela s'intègre-t-il dans la réflexion sur la normalisation ? Comment les revues vont-elles se saisir des réseaux sociaux et de l'open access ? En a-t-on une idée ?

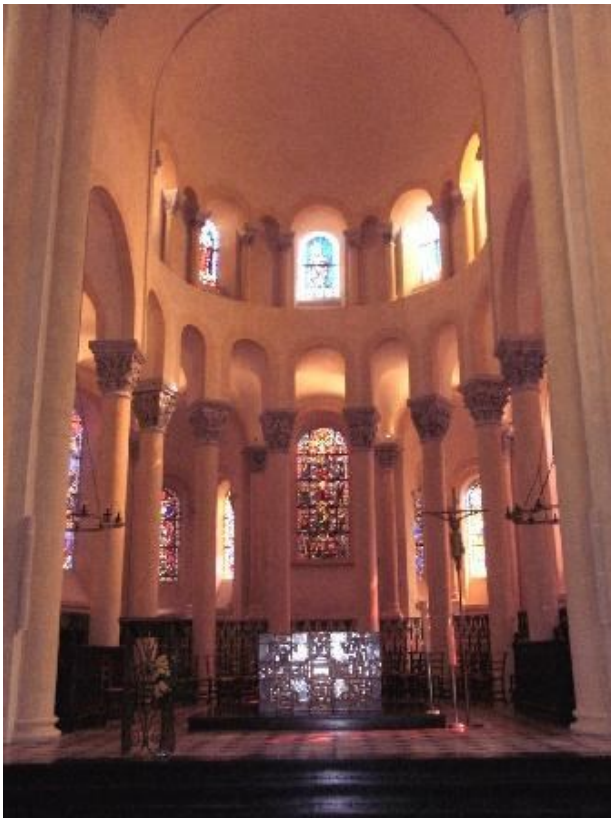
**Charles-Clemens Rüling :** L'obsolescence des articles et des sujets varie beaucoup selon les revues. Sur la recherche qualitative, le papier qu'on soumet ne va pas être publié tel quel. La révision est un processus d'amélioration et de réflexion sur notre travail de recherche, à travers l'engagement du dialogue avec les *reviewers*. Ceci correspond à un travail d'édition « classique ». Par ailleurs, je crois que le travail d'acceptation d'un papier commence avant la soumission. Il y a un travail de socialisation par la présentation du papier dans des séminaires, des colloques. Quand on envoie le papier, il faut ajouter une lettre qui explique pourquoi on a soumis et ce qui fait l'originalité du papier. Avant l'envoi on doit avoir une idée sur la façon de faire, de cadrer les choses.

**Hervé Dumez :** La régulation de la production scientifique est un système de freins et contrepoids (*checks and balances*, puisqu'ici l'américain est la référence). Il ne faut pas aller trop vite et se laisser aller à la mode. Pour le coup les revues scientifiques jouent ce rôle de freins et contrepoids. Le temps du processus de publication est aussi le temps de la maturation qui permet de progresser. J'espère que l'électronique ne va pas changer ce temps de maturation.

**Jean-Philippe Denis :** Ce n'est pas l'article qui mûrit, c'est le chercheur...

**Hervé Dumez :** On rejoint ici le débat entre thèse classique *versus* thèse par articles. La maturation du jeune chercheur est plus forte dans le cas d'une thèse classique.

**Frédéric Le Roy :** Je suis rentré dans la carrière, comme tous les gens de ma génération, en me disant que je ne serais pas payé cher mais qu'au moins je serais libre. Aujourd'hui il y a plus d'argent et moins de liberté. Tout se passe comme s'il fallait choisir entre une vie d'artiste et un processus de normalisation, surtout dans les écoles.



Notre Dame du Port, Clermont-Ferrand

**Hervé Dumez :** Quand j'étais en thèse, j'allais écouter Foucault au Collège de France tous les mercredis matins. Maintenant je lis dans les grandes revues américaines des auteurs qui n'ont rien compris à Foucault, mais qui, si je soumettais un papier, en tant que *reviewers*, m'expliqueraient que je suis à côté de la plaque, étant en désaccord avec ce qui est publié dans les meilleures revues. Mes doctorants doivent publier dans ces revues : je ne peux que leur conseiller de citer ce qui s'y dit, aussi absurde que cela puisse être, plutôt que de lire vraiment Foucault.

**Jean-François Chanlat :** Il y a une bulle spéculative sur le nombre de revues. L'AIMS peut être un

---

moteur permettant un espace de réflexion original, différent. Mais il faut savoir se respecter. On se sous-estime parfois. Il faut aussi revaloriser des travaux dans d'autres langues que l'anglais.

### Référence

Dumez Hervé (2011) "Puissance de la forme", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 4, pp. 59-64 ■